

de mes appréhensions, ET IL ME DIT QU'IL ÉTAIT A CESUJET BEAUCOUP MIEUX RENSEIGNÉ QUE JE POUVAIS L'ÊTRE ET QU'IL N'AVAIT PAS BESOIN D'AUTRES INFORMATIONS

“ Je me rendis subséquemment à Québec dans le cours du mois de septembre. Je m^e trouvai chez le lieutenant gouverneur en compagnie de l'archevêque de Québec. Son Honneur me posa alors quelques questions sur l'état du pays. Je lui fis les réponses que ma connaissance des faits me mettait en mesure de donner. Son Honneur me dit alors : “ Il est absolument nécessaire que le gouvernement soit informé de ces faits.” Je lui dis que telle était aussi mon opinion, que c'était même dans ce but que j'avais fait le voyage, *mais, q'ou n'avait pas plus écouté mes craintes que mes opinions.* Alors Son Honneur le lieutenant Gouverneur me dit : “ Sir G. Cartier est ici ; il est absolument nécessaire que vous lui disiez cela.” Il fit alors mander Sir Georges Cartier et il me posa devant lui les mêmes questions, auxquelles je répondis de la même manière. ET JE REÇUS UNE RÉPONSE DE SIR GEORGES SEMBLABLE A CELLE QU'IL M'AVAIT DÉJÀ FAITE A OTTAWA.

“ Plus tard, j'ignore si c'est à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, je reçus cette lettre de M. McTavish, le gouverneur, que j'ai produite, et certaines autres lettres privées que je n'ai pas en ma possession.

“ En présence de ces faits, je crus qu'il était de mon devoir, en dépit de la *réception peu agréable que j'avais eue*, de faire de nouveaux efforts pour faire connaître ces faits. *Comme je ne pouvais plus en conférer avec Sir Georges Cartier*, et que je ne connaissais pas d'autres membres du gouvernement que M. Langevin et M. Chapais, que je ne pus voir, je me rendis à Québec où se trouvait alors M. Langevin, espérant que j'obtiendrais plus de succès auprès de ce ministre qu'auprès de Sir George Cartier....

“ Je me rendis ensuite auprès de M. Chauveau et M. Ouimet, que je connaissais, et je leur communiquai les renseignements que j'avais en mains, et les priaï, vu les hautes positions qu'ils occupaient, d'insister auprès du gouvernement pour lui faire comprendre la nécessité d'adopter quelques mesurs. J'étais en compagnie de plusieurs amis à Montréal, avec lesquels je causais des dangers qui, je croyais, menaçaient la Rivière-Rouge. Après leur avoir communiqué la lettre de M. McTavish, le gouverneur du pays, l'un d'eux me dit : “ Il est absolument nécessaire que le gouvernement connaisse tous ces faits.” Oui, cela est certain, mais je ne puis faire plus que je n'ai fait. Si vous connaissez quelque autre méthode qui réussisse mieux à leur communiquer ces renseignements, je l'adopterai volontiers.

“ L'un d'eux me demanda permission de copier cette lettre dans le but de l'envoyer à Sir Georges Cartier à Ottawa. Je le lui donnai, il la copia, et il me dit deux jours plus tard qu'il avait reçu une réponse de Sir Georges Cartier ainsi conçue : “ *Nous savons tout et nous avons pris les mesures voulues à ce sujet.*” LE LENDEMAIN, LES JOURNAUX D'OTTAWA ANNONÇAIENT QU'UNE CERTAINE QUANTITÉ DE CARABINES ET DE MUNITIONS AVAIENT ÉTÉ ENVOYÉES A FORT GARRY, EN MÊME TEMPS QUE M. McDOUGALL.

Nous espérons qu'après avoir lu ces citations, le *Canadien* ne s'écriera plus :

“ Ah ! si nous avions dans le cabinet des hommes comme Sir Georges E. Cartier, nous pourrions compter sur leur patriotisme et leur *dévouement* !”

Joli dévouement que celui qui consiste à dire aux gens de la position de Mgr. Taché et du Gouverneur McTavish qui